

## Audaces

*L'atelier du roman*

N° 11, été 1997

Les Belles Lettres, Paris

L'excellente revue *L'atelier du roman* propose dans son dernier numéro, sous le titre « Traduire, hier et aujourd'hui », un ensemble un peu court, mais très stimulant, de trois articles où l'on nous montre quelques audacieux traducteurs affrontant une œuvre-phare du passé.

Victor Ivanovici, roumain installé en Grèce, s'interroge sur le silence critique où vient de s'engloutir la monumentale traduction en grec des *Nouvelles exemplaires* et du *Quichotte* par Elias Matthaïou. Il l'attribue à l'absence, dans l'histoire grecque, de ce que fut pour nous la Renaissance : comment le lecteur grec pourrait-il recevoir Cervantès, dépourvu qu'il est des références adéquates ? Seules les traductions, en lui apportant l'héritage d'autres pays, lui permettront de reconstituer les chaînons culturels manquants. (Mais comment faire pour donner envie de les lire ?)

Comparant cette nouvelle version du *Quichotte* à la précédente, vieille de trente ans, encore « parfaitement active du point de vue littéraire » selon lui, l'auteur déclare : « Je ne prétends nullement opposer la traduction récente à l'ancienne. Ma thèse, c'est même que la dernière suppose l'antérieure et qu'elle n'aurait pu exister sans elle. » Ce qui est peut-être vrai, en dépit des apparences, pour beaucoup plus de retraductions qu'on ne le croit...

L'article de Fabienne Durand-Bogaert, écho de son intervention à un colloque « Violence et traduction » – alléchant programme ! –, nous entraîne, textes en main et loupe à l'œil, dans un essai comparatif des trois traductions françaises du *Bartleby* de Herman Melville. C'est l'occasion de montrer, avec une réjouissante acuité dans l'analyse, divers types de violence infligée au texte, en étudiant ce que deviennent les tortuosités de la

double négation par exemple, si profondément melvillienne, et surtout la fameuse réplique : « *I would prefer not to.* » Pierre Leyris, 1951 : « Je préférerais ne pas le faire. » Le même en 1978 : « Je préférerais pas. » Michèle Causse en 1978 : « J'aimerais mieux pas. » Gilles Deleuze, dans sa postface à la traduction précédente : « Je préférerais ne pas. » On peut, en effet, ne pas être emballé... (« J'aimerais mieux m'abstenir », propose une amie angliciste. Ce qui serait au moins dans le ton). Le danger, selon l'auteur, c'est d'isoler un passage pour y échafauder de savantes constructions théoriques, en oubliant les particularités de la langue, la façon dont l'auteur la manie, pour ne rien dire de la musique des mots. La linguistique doit rester à sa juste place, utile mais subalterne, et tenue à l'œil.

Jean-Pierre Ohl, quant à lui, nous emmène en Écosse au XVII<sup>e</sup> siècle sur les traces de Thomas Urquhart, qui traduit les trois premiers livres de Rabelais un siècle après leur parution. Mathématicien, courtisan, soldat, écrivain, personnage truculent, gargantuesque à bien des égards (il mourut de rire, dit-on), Urquhart passa quinze ans à recréer Rabelais plus qu'à le traduire, néologisant hardiment, donnant soixante-et-onze bruits d'animaux là où l'original s'arrête à neuf, bref, inventant avec une prodigalité qui en fait, dit l'auteur, l'antithèse exacte du traducteur cleptomane de Kosztolanyi. Le résultat, ébouriffant paraît-il (et sûrement plus fidèle qu'il n'en a l'air), est évoqué ici de façon si entraînante qu'on se sent gagné par des pensées bien étranges et, pour tout dire, traductologiquement incorrectes... Oui, la traduction aujourd'hui est devenue chose sérieuse, les traducteurs modernes sont de plus en plus guidés par une implacable exigence de rigueur, ils n'ont plus le droit de bellinfidéliser impunément. Et cela, sans aucun doute, est bon. Mais ce progrès a un effet pervers : les traductions délirantes, les beaux monstres de jadis, sont désormais impossibles. La traduction, devenue adulte, s'est un peu appauvrie en renonçant à ses débordements enfantins. Entre création et traduction, les subtils dégradés de jadis ont disparu ; on ne peut plus écrire une œuvre à partir de celle d'un autre. Ce serait pourtant une expérience passionnante, il y a là des chemins à redécouvrir – à condition, bien sûr, que cela ne devienne pas la règle ! On rêve à un auteur intrépide, ou simplement généreux, qui lâcherait la bride à son traducteur en lui criant : Hardi petit, trahis-moi !

Qui osera ?

Sacha Marounian